

ANTI**RESSE**

N° 229 | 19.4.2020



Plus qu'un virus, un bug?

« Tout est possible »

Hommage aux paysans

Suisse, la déconfédération?

Zinoviev inédit

Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Plus qu'un virus, c'est un bug! (Journal de Coronafoirus, 4e semaine)

AVANT MÊME QUE L'ÉPIDÉMIE DE COVID AIT IMPACTÉ DE MANIÈRE PERCEPTIBLE LA MORTALITÉ GLOBALE DE CE PRINTEMPS 2020, L'OBJET DE NOS ANGOISSES SE DÉPLACE DÉJÀ. LE VIRUS EST UNE CHOSE, L'APRÈS-VIRUS, ON S'EN REND COMPTE, SERA UNE TOUT AUTRE PAIRE DE GANTS. ET NON JETABLES, CEUX-CI!

Comme les primevères envahissent les gazons, le soupçon commence à se répandre là où, il y a deux semaines, il était totalement impensable: aurait-on surréagi? Que serait-il advenu de la planète si lors de la grippe de Hong Kong, en 1968 (1 million de morts), l'humanité s'était pareillement claquemurée, jusqu'à en oublier de respirer? L'homme aurait-il jamais mis le pied sur la Lune ou inventé le smartphone?

Certes, l'apparente accalmie peut cacher une tempête. Certes, le principe de précaution est le pilier et la seule loi des sociétés en phase terminale comme la nôtre. Mais nous avons encore la liberté de nous adresser à nous-mêmes sans masque ni gants. J'en profite ici.

Recourons un peu à l'uchronie, c'est de saison. Qu'aurait dit la postérité du brillant maréchal Koutouzov si ce stratège connu pour sa prudence avait brûlé Moscou (et tous les villages jusqu'à la Pologne) en voyant arriver trois patrouilles françaises — et puis

plus rien, Napoléon ayant été retenu ailleurs? On voit d'ici le debriefing avec le tsar Alexandre, dans les salles noires de suie du Kremlin:

«Alors, Koutouzov, et ces terribles colonnes françaises?

— Je vous assure, Majesté, elles étaient en route.

— Comment l'avez-vous su? Aviez-vous des espions à l'ouest?

— Non, mais d'excellents mathématiciens, des savants au-dessus de tout soupçon.

— Ah? Tenez? Et en quoi vous ont-ils aidé?

— Eh bien, nous avons modélisé. Si l'on avisait un peloton de français sur la rive du Niémen le lundi et une compagnie le mardi, on avait toute la Grande Armée sur nos terres avant la fin de la semaine.

— Ne me prenez pas pour un idiot, Koutouzov. Des espions, moi j'en ai, et de bons. Je connais vos savants et je sais que l'un d'entre eux est stipendié par les forestiers de l'Oural et qu'un

autre a pour beau-père le syndic de la guilde des maçons...

— Il n'empêche, Majesté: et si je n'avais pas brûlé la Russie, mais que Napoléon s'était avisé de débarquer quand même, dans une deuxième vague? Imaginez-vous la terrible responsabilité qui pèserait aujourd'hui sur mes épaules — et donc les vôtres, soit dit en passant?

— Hum, oui, en fin de compte... Bon, eh bien, je vous octroie deux provinces et dix mille âmes, vous vous retirez sur vos terres et qu'on n'entende plus parler de vous!»

La fiction permet toutes les spéculations, n'est-ce pas? mais il ne faut pas exagérer. Les deux dernières répliques sont évidemment de trop. Elles ne seraient crédibles qu'à l'époque actuelle, dans les conciliabules constipés du pouvoir technocratique. Peut-être même les ai-je piquées dans une conversation entendue (les dix mille âmes mises à part). La hantise des dommages potentiels semble beaucoup plus forte parmi les élites dirigeantes actuelles que les conséquences des dommages réels — et de manière générale, le virtuel est en train de devenir leur habitat permanent. Du coup, les dégâts induits par la gestion présente de l'épidémie (la stratégie du «*full on PANIC!*»), comme la résume le flegmatique statisticien W. M. Briggs) — dépressions, conflits familiaux, failites de PME, chômage de masse — risqueraient d'offrir à la «deuxième vague» du Coronavirus un biotope nettement plus friable à infecter.

L'après-corona, quoi qu'il en soit, promet de belles empoignades, en

particulier dans un pays voisin que je ne nommerai pas. Les accusations vont déjà bon train, entre l'incurie, la corruption et la dénonciation d'un vaste complot global visant à pucer l'humanité entière sous couvert de vaccination. Il se peut que la censure des réseaux sociaux ne suffise plus. Il va «deur» falloir une très longue ficelle, comme je l'ai déjà écrit, pour tirer la clenche du chenil où l'on nous tient enfermés.

Mais si cela encore était une fausse piste — ou du moins une piste incomplète? Si, au vu de l'imbécillité et l'incohérence en cascade manifestées *en particulier dans les pays les plus développés* dans la prévention, l'analyse et la gestion de cette crise, nous avons affaire, plus qu'à un virus, à un *bug* général du système dû justement à cette obsession des données, de la «modélisation» et de la sécurité — avec un abandon concomitant du bon sens élémentaire — qui caractérise l'ensemble des classes administratives dans les pays développés? Si notre infection n'était pas *seulement* biologique, mais également mentale? Si Covid_19 était l'autre nom d'une *System_Error* de la civilisation informatique? Voilà une éventualité qu'il sera intéressant d'explorer avec calme et ironie, plutôt que de vouloir promener des têtes au bout d'une seringue (ce qui peut aussi avoir son utilité, dans un certain contexte).

/A suivre./

* Le «Journal de Coronafoirus» de Slobodan Despot paraît également sur le site du magazine *Marianne*.



QUEUE POUR LE PAIN EN URSS. LA SOCIÉTÉ SOVIÉTIQUE ÉTAIT TRÈS OBÉISSANTE.

ENFUMAGES par Eric Werner

«Tout est possible»

ENTRE LE CHAOS ET LE PLUS D'ÉTAT, LE DILEMME EST TRANCHÉ: L'ÉTAT RÈGNE SANS PARTAGE. POUR LE MOMENT, TOUT EST CALME, MAIS JUSQU'OU LES POPULATIONS OBÉIRONT-ELLES AUX ORDRES? ET À QUOI CES ORDRES CORRESPONDENT-ILS VRAIMENT?

L'effondrement actuel fournit ample matière à réflexion sur toutes sortes de sujets.

Dans les *Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt relève que les hommes normaux sont peu préparés à admettre que «tout est possible». On pourrait réinterpréter cette pensée en disant qu'en période normale, on imagine mal que certaines choses puissent tout simplement survenir. Et pourtant elles surviennent, ce qui, par là même, nous oblige à admettre qu'elles sont aussi possibles.

Un exemple parmi d'autres. Il est aujourd'hui question de créer une application numérique permettant aux autorités de «tracer» les téléphones portables et par conséquent aussi leurs utilisateurs dans tous leurs déplacements: afin, dit-on, de contenir

la diffusion du Covid-19. Les avis sont très partagés sur cette question. Il y a les pour et les contre. Certains seraient même favorables à ce qu'une telle application soit rendue obligatoire. La santé n'a pas de prix. On économiserait ainsi des vies humaines. Etc. On peut évidemment tout justifier, on ne manque jamais, on le sait, de bonnes raisons pour le faire. Sauf qu'on va ici beaucoup plus loin qu'on ne l'a jamais été. Le cauchemar orwellien s'impose désormais comme une possibilité proche. On pourrait aussi évoquer le modèle chinois. C'est *lui* manifestement aujourd'hui, ce modèle, qui inspire les décideurs en Europe occidentale. L'épidémie actuelle leur offre une fenêtre d'opportunité.

VERS UN DÉCONFINEMENT SÉLECTIF

Hannah Arendt dit que les hommes normaux sont peu préparés à admettre que tout est possible. Mais s'ils y sont peu préparés, ils s'adaptent aussi très vite. C'est ce que l'épisode actuel donne aussi à voir. L'extension à l'ensemble de nos pays du modèle chinois n'est pas encore chose faite. Mais elle n'est déjà plus perçue comme exactement anormale: autrement en débattrait-on seulement? On en débat donc, ce qui ne contribue pas peu, en retour, à la faire apparaître comme plus normale encore. Big Brother ou non, après tout, quelle différence?

Personne ne s'émeut trop non plus quand le président Macron annonce à la télévision que le déconfinement en France deviendra une réalité à partir du 11 mai prochain, mais pour les jeunes et les individus d'âge moyen seulement. Pas pour les autres, autrement dit les «vieux». Eux continueront à devoir rester chez eux et à payer 135 euros s'ils désobéissent. Il est étrange que personne n'ait songé à faire le rapprochement avec un décret du 28 mars dernier, décret autorisant l'injection du Rivotril, un sédatif puissant, à certains patients atteints du Coronavirus, ceux en charge palliative. Il est vrai, comme cela a été relevé, que ce décret soulève la question de l'euthanasie. C'est un autre débat, il ne faut pas tout mélanger. Pour autant, on n'empêchera personne de se demander si l'assignation à résidence, en particulier lorsqu'elle est pensée comme indéfinie, comme c'est le cas en l'occurrence (le président n'a pas dit *quand* elle prendrait fin: on peut

très bien imaginer qu'elle se prolonge indéfiniment), est très compatible avec le maintien en bonne santé, peut-être même tout simplement en vie, des personnes âgées de 65 ans et plus.

Tout est possible, dit Hannah Arendt. À vrai dire, tout a *toujours* été possible. C'est ce qu'elle veut dire, en fait. Sauf, comme elle le dit aussi, qu'on n'est pas toujours *prêt à l'admettre*. Des médecins aujourd'hui confrontés à la pandémie se plaignent, on le sait, de manquer des moyens nécessaires pour soigner tout le monde: de respirateurs en particulier. Certains auront donc droit à un respirateur, d'autre non. Ici intervient le critère de l'âge: quel sens cela a-t-il d'intuber un patient de 90 ans? (1) On est sur une ligne de crête.

Remarquons au passage que si tout est possible, rien non plus jamais ne se déroule exactement comme prévu. C'est aussi une observation qu'on peut faire. Il ne faut pas confondre l'épisode actuel avec le grand effondrement, celui dont parlent les collapsologues. Mais c'en est une répétition générale. Le grand effondrement est volontiers associé au chaos, à la disparition de l'État. A qui viendrait-il aujourd'hui l'idée de dire qu'on assiste à la disparition de l'État? L'État profite plutôt de la situation pour se livrer à de grandes démonstrations de force, avec à la clé l'instauration d'un pouvoir total, ne connaissant plus aucune limite. Tout s'effondre, soit. Mais en lieu et place du chaos annoncé, on voit poindre à l'horizon le spectre d'une tyrannie telle, peut-être, qu'il n'en a jamais existé jusqu'ici. C'est plutôt ça la réalité.

LA PEUR SUFFIRA-T-ELLE?

Les collapsologues, on le sait, se divisent entre deux grandes écoles. Pour les uns, l'homme est naturellement porté à l'entraide, l'entraide serait un remède au chaos annoncé; pour d'autres, au contraire, l'homme ne pense qu'à lui-même et à sa survie personnelle; dès lors le chaos annoncé devrait s'installer durablement. Ce débat est hors réalité. La question, aujourd'hui, qui se pose n'est pas de savoir si l'homme est ou non porté à l'entraide, mais jusqu'où l'État peut ou non compter sur la tendance, en elle-même peu contestable, de l'individu moyen à obéir à la police et aux ordres qu'elle lui donne. C'est aujourd'hui ça la question. L'ordre social ne repose pas aujourd'hui sur l'entraide, mais sur la servitude volontaire (ou involontaire), autrement dit sur la non-remise en cause des chaînes existantes d'obéissance et de commandement. Si en plus les gens sont prêts à s'entraider, on ne saurait bien sûr que s'en féliciter. Mais c'est sans importance.

Aujourd'hui les gens font bien sagement la queue à la poste ou devant les magasins d'alimentation, en observant les distances sociales. En soi c'est très bien, ils n'ont d'ailleurs pas le choix. On espère pour eux qu'ils le feront très longtemps encore. En revanche, combien de temps encore, en France, accepteront-ils de se faire verbaliser dans la rue, au prétexte qu'ils ne respectent pas les règles du confinement strict? Ou qu'ils n'ont pas sur

eux leur attestation de dérogation? Les gens se montrent aujourd'hui obéissants et disciplinés, cela incontestablement. L'État cherche à les tester dans ce domaine: vous avez accepté le confinement strict, vous accepterez bien, dès lors, le «traçage» obligatoire de vos téléphones portables; qui sait même, peut-être, l'implantation en vous d'une puce RFID vous permettant (et elle seule) d'effectuer vos paiements dans les magasins d'alimentation. Ou vous refusez, mais vous ne pourrez plus alors vous alimenter. Bref, encore une fois, quelles limites? Quelles limites à la servitude volontaire (ou involontaire)?

La discipline ne vient pas de rien: il y a une part en elle, certes, d'auto-discipline, mais elle est aussi le fruit de la peur, peur, il faut bien l'admettre, qu'inspirent les autorités. Sauf que la peur se transforme parfois en haine. Les gens approuvent apparemment le confinement strict, moins en revanche, peut-être, la manière dont la police s'emploie, en certains pays, à le faire respecter. Pour l'instant encore, les gens continuent à manger à leur faim. Les chaînes d'approvisionnement fonctionnent, jamais même le prix du baril n'a été aussi bas. Mais déjà il remonte. Nul ne sait de quoi demain sera fait. Mais il ne ressemblera pas nécessairement à aujourd'hui.

NOTE

1. RTS, 4 avril, vers 12 h 45.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Des racines dans la terre... et dans le ciel

QUELQUES JOURS AVANT QUE LE CORONAVIRUS GÈLE NOTRE EXISTENCE COMME LE CHÂTEAU DE LA BELLE AU BOIS DORMANT, J'AVAIS ENTREPRIS AVEC MON AMI LOPRENO UNE VIRÉE CHEZ LES PAYSANS DU PAYS DE VAUD ET DE FRIBOURG. JE PROPOSE CES NOTES COMME UNE INVOCATION D'UNE VIE PLUS Saine ET PLUS HUMAINE UNE FOIS QUE CET ORAGE DE MALADIE ET DE PEUR SERA PASSÉ.

La Suisse est un tout petit pays, froissé comme un papier d'aluminium. Ses huit millions d'habitants se répartissent à la japonaise, entre des plaines et des rives surpeuplées et un intérieur des terres étonnamment bucolique. Dans ces refuges morcelés comme une peau de léopard respire encore une vraie civilisation paysanne. Elle est menacée, vit sous perfusion, son chiffre d'affaires est négligeable au regard de la chimie et des banques. Et pourtant, elle est le noyau secret de ce pays et sa colonne vertébrale.

Sous la chape de l'intense trafic aérien qui couvre le Plateau, il vous arrive d'entendre encore, ici ou là, le vrai profond silence, ou alors des sonnailles nonchalantes signalant la présence d'un troupeau derrière la prochaine colline. La promiscuité

avec la civilisation urbaine est telle que la chronique des faits divers relaie régulièrement les plaintes des bobos installés en marge des «pédzouilles» et que le bruit des

vaches incommode. Le plus surréaliste, c'est que les citadins hypersensibles ont parfois gain de cause devant le tribunal.

Je n'ai plus beaucoup fréquenté le monde paysan depuis l'époque de mes études. Non: je n'étudiais pas l'agronomie, j'étais lettreux, mais

j'habitais une grange en forêt, dans la zone braconno-frontalière de St-Gingolph, sur le Léman. Avec mon voisin Patrice, j'avais instauré une belle symbiose: il me fournissait la nourriture, je lui tenais sa paperasse et il y avait toujours une assiette pour lui à table. Ce furent des années pleines. Une corne



d'abondance ne serait pas inappropriée pour les illustrer, même si la soupe n'était souvent composée que de patates et d'orties. À l'époque déjà, j'avais compris qu'entre les paysans et la représentation qu'on se faisait d'eux dans le public, il y avait des dissonances cocasses. Et avec leurs représentants politiques, encore davantage.

Cela se passait juste avant la grande bascule du modèle agricole suisse, en 1993, vers le subventionnement systémique (les «paiements directs»). Une bascule qui a bizarrement rapproché les culs-terreux du milieu culturel, sous perfusion permanente lui aussi.

Trente ans, bientôt, ont passé. Voici quelques semaines, l'ardent photographe Patrick Gilliéron Lopreno m'a proposé d'écrire le texte de son prochain livre, *Mondes paysans*. Une exploration poétique de ces «ailleurs» enracinés sous les vapeurs de la bobocratie dominante? Sans trop réfléchir, je m'y suis plongé.

Et nous voilà repartis, Patrick et moi, dans les paradis vallonnés du Plateau, entre Vaud et Fribourg. Il m'avait montré ses premiers travaux, des clichés sur film au format panoramique. Je connaissais sa patte, pour avoir préfacé son *Eloge de l'invisible*. Ici, il se faisait documentaire, présent, immergé. L'odeur de graisse mécanique et de fumier venait avec l'image, et c'est un compliment. Il était allé de ferme en ferme, à pied, sans s'annoncer, et avait saisi ce

qui se présentait. Je ne serais pas déçu, me disait-il. Il ne parlait pas des paysages — ils allaient de soi — mais des personnages qu'il avait rencontrés.

De fait, je n'ai pas été déçu. Je me suis rendu compte de l'immense privilège que j'avais de vivre dans ce pays. A quelques minutes en voiture, ou même à pied, vous passez une barrière à bétail et vous vous retrouvez dans un territoire libre et réel, à parler avec des gens réels. Assis dans ces vastes cuisines, autour de ces tables couvertes de toiles cirées, vous avez l'impression que l'écriture inclusive, la «lutte contre les inégalités», l'hypnose climatique et tous les hochets du monde virtuel ne sont que de mauvais rêves. Vous êtes passé derrière le rideau de la Matrice!

Nous avons fait halte cet après-midi là à la Ferme du Nord, près de Mézières. Alexandre, le maître du lieu, est un jeune homme net, blond et sec comme un officier. Il élève des vaches de race rustique et des cochons. La ferme est dans la famille depuis au moins sept générations, quoique sous divers noms — ayant été dirigée par une inhabituelle lignée de femmes. Il travaille avec son cousin Julien, et se concentre sur la vente directe. C'est en achetant chez le producteur, et en comparant le prix et la qualité avec les produits de grande surface, qu'on se rend compte au mieux des marges d'ogre que se réserve la grande distribution.

Il y a deux ans, ils ont viré au



pas un retour en arrière, mais une complication de plus, en premier lieu administrative. «On travaille à 25 francs de l'heure — quand tout va bien —, mais on se fait expliquer le métier par des gens qui ne voient l'agriculture qu'à travers des écrans, et qui coûtent 150 de l'heure!»

La terre et ceux qui la travaillent n'attendent que la ruée des écologistes urbains qui ululent contre le changement clima-

bio. Ce fut dur, mais riche d'enseignement. «Tu as perdu des clients? — Bien sûr, ceux qui ne venaient que pour le prix. Mais j'en ai gagné d'autres, ceux qui sont conscients. — De quoi? — Du goût, de la qualité, de la santé, de l'impact... — Ce sont, j'imagine, surtout des bobos aisés? — Ah non! Il y a de tout, vieux et jeunes, riches et serrés.»

Il n'y a pas de typologie socio-économique pour la clientèle consciente et engagée. Il y a surtout des voisins. Le premier et le plus efficace des réflexes «bio», c'est encore d'acheter ce qu'on produit au plus près de chez vous. Alex a un esprit aigu et rapide. Il en faut pour mener une ferme moderne, fût-elle attachée à la tradition. Le bio, de ce point de vue, n'est

acheté. Acheter des légumes cultivés à deux pas de chez eux, directement au producteur, serait leur meilleure contribution à réduire les émissions de gaz carbonique. Ils pensent à acheter éthique... leurs bananes et leur café surtout, venant d'Amérique du Sud. Il y a quelque chose de sidérant à contempler la société urbaine suisse depuis son arrière-pays. Nulle part on ne parle davantage d'environnement, d'éthique, d'«empreintes» carboniques et autres. Nulle part on n'a autant de députés «agraires» censés représenter le monde paysan. Et pourtant personne ne semble réellement prendre en compte son existence. Comme si tout n'était qu'une mise en scène...



Passager clandestin

Suisse: après le déconfinement, la déconfédération?

LES CABINETS MÉDICAUX DOIVENT-ILS ÊTRE NUMÉRISÉS? LE COMMERCE DE DÉTAIL REMPLACÉ PAR DES *SUPPLY CHAINS* AUTOMATISÉES? LES TABLES DE RESTAURANTS ET AUTRES TERRASSES DE CAFÉS APPARTIENDRONT-ELLES BIENTÔT AU PASSÉ? SOUS SES AIRS BONHOMMES, LE CONSEIL FÉDÉRAL SERAIT-IL EN TRAIN DE METTRE EN PLACE UNE VÉRITABLE «STRATÉGIE DU CHOC» ULTRALIBÉRALE VISANT À RELÉGUER LA SOCIÉTÉ SOLIDAIRE QUE NOUS AVONS CONNUE AUX OUBLIETTES? VINCENT HELD, L'AUTEUR DU *CRÉPUSCULE DE LA BANQUE NATIONALE SUISSE* ET D'*APRÈS LA CRISE*, RECONSTITUE LE TABLEAU D'ENSEMBLE DONT LE PUBLIC AFFOLÉ N'A PU ENTREVOIR QUE DES BRIBES.

La «destruction créatrice» comme mode de gouvernement

Certains modes de vie que nous tenions jusqu'ici pour acquis pourraient très bientôt se voir totalement transformés, et même disparaître purement et simplement. Ardent soutien de la révolution numérique, le gouvernement suisse semble vouloir mettre à profit la crise sanitaire pour imposer un remaniement en profondeur de certaines activités économiques. Et faire de la place

pour de nouveaux modèles d'affaires pilotés par les GAFAM.

Eh oui, c'est confirmé. Le Conseil fédéral a bel et bien menti le 25 mars dernier lorsqu'il a annoncé que des «prêts à taux nul» seraient offerts aux PME suisses **pour une durée de cinq à sept ans**.

Un authentique scandale d'État, qui aura été révélé dans les colonnes

de *Lausanne Cités* par Gilles Meystre, le président de GastroVaud.

Trois jours plus tard, l'administration fédérale se voyait contrainte de confirmer l'information : contrairement à ce qui avait été annoncé, le «taux nul» sur les «prêts solidaires» ne sera effectivement valable que jusqu'à l'an prochain. Après quoi il pourra être revu à la hausse «sans aucun plafonnement»!

De telle sorte que les milliers de PME qui ont déjà contracté ces dettes en se fiant aux affirmations erronées du gouvernement suisse sont désormais pieds et poings liés. Dès l'année prochaine, elles pourront être soumises au paiement d'un intérêt, dont elles seront peut-être bien incapables de s'acquitter.

Une politique inepte fustigée à juste titre par M. Meystre, qui en annonce les conséquences inévitables:

*«Les prêts sans intérêt [la première année], le report des loyers ou le droit à une indemnité de 3320 francs pour les indépendants sont **des bombes à retardement** dont toute la société subira les effets: faillites, explosion du chômage, etc.»*

A se demander si des pans entiers de notre économie n'auraient pas tout simplement vocation à disparaître... Nonobstant cette considération, on peut en tout cas s'interroger sur ce qui a bien pu motiver le gouvernement suisse à tromper les PME avec de fausses promesses.

Et pourquoi laisser les propriétaires fonciers et les petits commerçants s'empoigner, plutôt que de

généraliser la solution de compromis qui a été mise en œuvre à Genève avec tant de succès? D'autant plus qu'à en croire la presse, le différend entre locataires et bailleurs porterait en tout et pour tout sur un montant d'un milliard de francs à peine! Une paille pour un pays tel que la Suisse. Qui plus est, la «crise sanitaire» confère au gouvernement suisse des pouvoirs étendus pour légiférer sur les sujets les plus variés...

Comment alors expliquer une telle passivité?

UNE POLITIQUE DE LA TABLE RASE AU SERVICE DES GAFAM?

A ce stade, le lecteur aura compris que le gouvernement suisse est en train de préparer le scénario du pire. Il faut toutefois admettre que la disparition de certains acteurs économiques pourrait faire de la place à de nouveaux modèles d'affaires, économiquement plus efficaces et générateurs de rendements pour les investisseurs financiers. C'est la fameuse notion schumpéterienne de *destruction créatrice*, un terme très à la mode depuis quelque temps.

Il apparaît par exemple que de nombreux restaurants pourraient être avantageusement remplacés par des services de livraison à domicile calqués sur le modèle d'Uber Eats. Les restaurateurs reconvertis en «producteurs de plats cuisinés» pouvant dès lors économiser fortement sur les loyers et les salaires. Et abaisser leurs tarifs en conséquence!

Un tel mode de fonctionnement pourrait devenir d'autant plus attractif que la 5G (aujourd'hui installée partout en Suisse) promet de réduire drastiquement les coûts de livraison. De fait, divers types de robots autonomes (et pas que des drones !) sont aujourd'hui prêts à supplanter les livreurs humains, devenus parfaitement obsolètes. En fragilisant les restaurateurs traditionnels avant même l'éclatement de la crise financière, le confinement prépare la montée en puissance de ce modèle d'affaires, qui ne tardera pas à être intégré aux *marketplaces* des GAFAM.

Le fait de contraindre les restaurateurs à développer une activité *takeaway* s'ils veulent continuer à travailler, contribue ainsi à imposer cette transition. D'autant plus que l'on parle aujourd'hui d'une réouverture en juin seulement ! Et il n'est même pas précisé si les intéressés bénéficieront ou non d'aides complémentaires pour se maintenir à flot...

(On notera que le développement des services de livraison autonomes aboutirait très vite à la disparition des boutiques de tous types. Si tout peut vous être livré à domicile pour un coût minime, la location de locaux spécifiquement dédiés à la vente devient un luxe — que l'on parle de fleurs, de médicaments, de chaussures... C'est la notion de *désintermédiation*, qui consiste à mettre directement en relation producteurs et consommateurs finaux — et qui permet d'offrir de meilleurs prix. Là encore, les GAFAM s'avèreront très

vite incontournables. Ce modèle gagnera encore en attractivité avec le *krach* financier — et la réduction durable des budgets de la clientèle.)

Il convient par ailleurs de rappeler ici le profond désamour d'Alain Berset pour les médecins indépendants, contre lesquels il a mené une campagne de propagande féroce en 2018. On peut en effet se demander si la démagogie choquante dont le ministre aura usé à cette occasion ne servait pas un objectif économique bien précis. Car l'engouement des assureurs suisses pour la télémédecine laisse augurer d'une volonté de financiariser un secteur dans lequel les GAFAM semblent, une fois de plus, appelées à jouer un rôle clé. En attendant que les praticiens humains cèdent définitivement la place à des interlocuteurs virtuels...

(L'interdiction des consultations médicales non urgentes a par exemple fourni l'occasion à une *startup* vaudoise de lancer son application de télémédecine pédiatrique à la début avril, précisément. On appréciera le sens du *timing*...)

Le projet actuel du gouvernement suisse de court-circuiter les psychiatres-psychothérapeutes pour la prescription de psychothérapies mérite également une mention. N'y a-t-il pas là un lien à faire avec la montée en puissance des *robots-thérapeutes*, nettement moins coûteux pour les assurances maladie et dont les services pourront être offerts directement par les GAFAM ? Google ne cache d'ailleurs plus le fait que son *IA conversationnelle* est bien plus

performante que ce que la plupart des gens peuvent encore s'imaginer. Les psychothérapeutes qui applaudissent les efforts du Conseil fédéral pour libéraliser l'accès à leurs prestations risquent bien de déchanter à relativement brève échéance...

En résumé, il apparaît que la gestion de la crise sanitaire actuelle par le gouvernement suisse contribue à accélérer la transition vers de nouveaux modèles économiques impliquant, de fait, une certaine «distanciation sociale». Une telle évolution devant de toute évidence bénéficier en priorité aux GAFAM, au détriment de professions en moins bonne position pour défendre leurs intérêts.

Il faut également noter que la politique de «distanciation sociale» actuelle pourrait donner un coup d'accélérateur au projet de cyberadministration suisse, qui doit entrer en service cette année, justement. C'est ce qu'indique l'extension (pour l'instant «temporaire») de l'identification électronique (e-ID) à la reconnaissance par vidéo, c'est-à-dire par données biométriques. Le but affiché étant précisément de pouvoir réaliser des démarches administratives à distance. De quoi rendre les notaires (registre foncier électronique eGRIS, *smart contracts*) et diverses catégories de fonctionnaires largement superflus.

On sait aujourd'hui qu'Alain Berset n'a de loin pas tout mis en œuvre pour freiner la propagation du covid-19 en Suisse. Se pourrait-il que cette négligence soit intentionnelle?

UNE PROPOSITION CONCRÈTE ET FACILE À METTRE EN ŒUVRE

Pour finir sur une note constructive et à défaut d'être très optimiste pour la suite, il nous faut avant tout remarquer que l'État suisse pourrait bel et bien se permettre d'offrir des financements sans contrepartie aux entreprises qui en ont besoin. C'est ce que proposaient récemment cinq professeurs de l'Université de Lausanne — dont un ancien vice-président de la BNS ! — qui qualifiaient à juste titre la politique du Conseil fédéral d'«inique».

Une solution la plus évidente serait de mobiliser les actifs financiers de la Banque nationale pour rembourser les emprunts que les PME ont été contraintes de contracter auprès des banques. Les fonds propres de la BNS se montent actuellement à plus de 160 milliards de francs. Ce à quoi s'ajoutent 20 milliards de francs de «liquidités», que la BNS conserve pour la Confédération. Tout ceci est amplement suffisant pour couvrir les quelque 40 milliards alloués jusqu'ici.

(Nous précisons que ces 20 milliards de francs que la Confédération détient auprès de la Banque nationale sont bel et bien disponibles «à vue», c'est-à-dire *immédiatement*. Ne serait-il pas temps de mobiliser ces fonds, plutôt que d'en appeler à la Chaîne du Bonheur ?)

Aujourd'hui encore, il n'est pas trop tard pour bifurquer vers cette option, qui aurait le mérite de faire bénéficier le pays des réserves de la

Banque nationale... tant qu'elles sont encore disponibles.

LE FOND DE L'AFFAIRE

L'alternative consisterait à mettre à profit le changement de système monétaire qui se profile à brève échéance pour éponger les «prêts corona» via l'émission de monnaie digitale par la Banque nationale. Cette approche rejoindrait les politiques «d'hélicoptère monétaire» que les États-Unis et le Royaume-Uni s'appêtent à mettre en œuvre dans les jours qui viennent.

Soyons clair: le Conseil fédéral et le Parlement savent parfaitement ce qui va se produire à brève échéance. Ils ont activement participé (de

concert avec la Banque nationale) à préparer le changement de système monétaire qui s'annonce. Certains conseillers fédéraux ont d'ailleurs directement contribué à l'élaboration des lois de confiscations bancaires qui pourraient être activées à cette occasion. D'autres (ou les mêmes) soutiennent depuis longtemps déjà l'idée d'une compression illimitée des rentes LPP (retraites) en cas de krach financier.

Malgré ce tableau peu reluisant, les dirigeants suisses ont encore l'opportunité de se ressaisir pour limiter la casse. Il est en tout cas bon que le Parlement se soit décidé à reprendre du service...

LIVRES DE VINCENT HELD

LE CRÉPUSCULE DE LA BANQUE NATIONALE SUISSE

Une banque centrale peut-elle mettre en gage l'épargne de tout un pays pour financer sa politique monétaire? Où l'on comprend comment la BNS a siphonné le crédit bancaire suisse pour financer sa politique d'affaiblissement du franc. Et rendu inéluctable, par une alliance de grande ampleur avec la finance spéculative européenne, une catastrophe prévisible de longue date.

APRÈS LA CRISE

Vous cherchez à comprendre d'où viendra la prochaine crise financière? La mode autour de l'idée du revenu de base universel vous interpelle? Vous aimeriez savoir à quoi servent réellement les cryptomonnaies? Et pourquoi nos économies sont aujourd'hui à un tournant historique ?

UNE CIVILISATION EN CRISE

Prolongeant la discussion entamée dans *Après la crise*, cet ouvrage bref et percutant révèle notamment les possibilités d'ingénierie sociale insoupçonnées de l'intelligence artificielle et du Big Data.

Document

Ève et son Adam, ou le symbole de l'ère postcorporelle

EN 1997, QUELQUES ANNÉES AVANT DE MOURIR, ALEXANDRE ZINOVIEV, LE VISIONNAIRE GÉNIAL DES *HAUTEURS BÉANTES* («LE PREMIER LIVRE DU XXI^E SIÈCLE»), AVAIT PUBLIÉ UN LIVRE INCLASSABLE, ROMAN-ESSAI D'ANTICIPATION INTITULÉ *LA FOURMILIÈRE HUMAINE GLOBALE*. IL Y DÉCRIVAIT LE MONDE D'APRÈS LA VICTOIRE DE L'IDÉOLOGIE OCCIDENTISTE ET DE LA TECHNOLOGIE QUI S'Y RATTACHE. UNE HUMANITÉ AVEUGLÉE PAR SES PROPRES MOYENS A ABANDONNÉ L'ESSENTIEL DES OPÉRATIONS INTELLECTUELLES AUX ALGORITHMES ET S'ENFONCE DANS L'APATHIE MENTALE ET ÉMOTIONNELLE. QUE FAIRE DE CES MILLIONS DE SURNUMÉRAIRES QUI ENCOMBENT LA PLANÈTE, SINON LES SOUMETTRE À UN CONTRÔLE TOTAL PAR LE MENSONGE ET LA PEUR? DANS LE CONTE QUI SUIT, NOUS FAISONS CONNAISSANCE AVEC LE «PATIENT ZÉRO» DE CETTE CIVILISATION HYPERTECHNIQUE ET INFRARÉGRESSIVE...

Au début de l'ère postcorporelle, un homme d'affaires très ordinaire nommé Adams eut une fille. La fille s'appelait Ève. Dès qu'Ève eut appris à babiller le mot «maman», ses parents lui achetèrent l'ordinateur le plus perfectionné de l'époque. Cet ordinateur s'appelait Adam.

Les parents fondaient de bonheur en voyant leur unique enfant «noter» dans la mémoire d'Adam tous les détails sa tranquille petite vie. Ils organisèrent des réceptions pour montrer à leurs proches, amis et relations d'affaires l'étonnant talent de leur bébé dans le maniement de la technologie la plus avancée. Les invités, masquant leur ennui, proféraient avec enthousiasme des mots comme «génie» ou «huitième merveille du monde», car ils avaient chacun chez soi leurs propres génies et leurs huitièmes merveilles du monde, leurs Ève et Adam, qu'ils exhibaient eux aussi à des invités assommés.

Les années passaient et Ève grandissait. La mémoire d'Adam s'enrichissait grâce aux informations de plus en plus substantielles et étendues que lui fournissait Ève. Ayant commencé par lui expliquer ses «miam-miams» et comment elle avait fait «pi-pi» et «ca-ca», elle enchaîna sur des pensées de garçons «trop bien», des impressions de dessins animés et de bandes dessinées, de virées de shopping ou au zoo... À cette époque, toutes sortes de progrès irréversibles bouleversaient le monde à une cadence croissante. La taille des ordinateurs diminuait. Leur capacité de mémoire augmentait, de même que le nombre d'opérations par seconde. Les opérations elles-mêmes devenaient plus compliquées. On inventa des ordinateurs à commande vocale et des dispositifs permettant de se connecter à distance avec eux. L'intellect d'Adam engrangeait des dossiers sur ce qui

était arrivé à Ève à l'école, ses relations avec ses camarades de classe et ses professeurs, ses curiosités sexuelles, les films qu'elle avait vus et les livres qu'elle avait lus. Les fabricants d'ordinateurs inventèrent des moyens d'enseigner à leurs robots intelligents des éléments d'initiative et des actes volontaires, ainsi que des opérations logiques complexes afin qu'ils puissent communiquer avec leurs interlocuteurs. La famille Adams suivit le rythme du progrès, remplaçant des Adam rapidement dépassés par de nouveaux qui effectuaient plus d'un million d'opérations supplémentaires par seconde et gardaient en mémoire plus d'un million d'unités d'information en plus.

Ève termina l'école primaire, puis le lycée, puis une éducation supérieure. Ses parents moururent prématurément, victimes du succès excessif de la thérapie génique. Ils avaient légué à leur fille assez d'argent pour vivre confortablement. Elle ne se chercha pas de travail, c'était de toute façon sans espoir, avec ses capacités médiocres et son éducation déjà périmée. Elle ne voulait pas continuer l'activité de ses parents, car elle n'avait pas l'esprit d'entreprise et ne faisait pas confiance au gérant. Par surcroît, il y eut une période de déclin économique où elle risqua de perdre tout son capital, mais en fermant son entreprise elle put en conserver la moitié, ce qui lui suffisait. Elle vendit la maison et s'acheta à la place un petit appartement confortable, bien

suffisant pour elle et pour Adam. Elle ne se maria pas et n'eut pas d'enfants, car il n'aurait pu s'agir d'un mariage d'amour, quant aux enfants, c'était un plaisir coûteux et douteux et une source intarissable d'angoisses et de problèmes. Elle resta seule, satisfaisant ses besoins sexuels avec un amant artificiel, biotechnologique, l'une des inventions les plus miraculeuses du siècle. Elle ne songea même pas à prendre un chat ou un chien pour épancher ses sentiments féminins. Elle exclut de son existence toutes les tentations qui agitent la société moderne et mena une vie modeste mais tout à fait satisfaisante.

Adam fut la seule et unique passion de sa vie. Elle lui confiait méticuleusement tous les événements de son quotidien, jusqu'au moindre détail. Comment elle dormait, quand et de quelle humeur elle se réveillait, les rêves qu'elle faisait, le fonctionnement de son estomac et de ses intestins, ce qu'elle mangeait, les médecins qu'elle voyait, ce qu'elle achetait et combien elle payait, ce qu'elle lisait, ce qu'elle regardait à la télévision... Bref, elle consigna chaque étape de sa vie, chaque expérience, chaque pensée. De temps à autre, Adam dressait le bilan des quantités de pain et de viande qu'elle mangeait, des volumes de café et de thé qu'elle buvait ou d'urine qu'elle émettait... Avec l'aide d'Adam, elle put déterminer les repas et les itinéraires les plus économiques, son régime alimentaire idéal et sa routine quotidienne. Et elle fit tout cela, méticuleusement, jusqu'à l'âge de quatre-

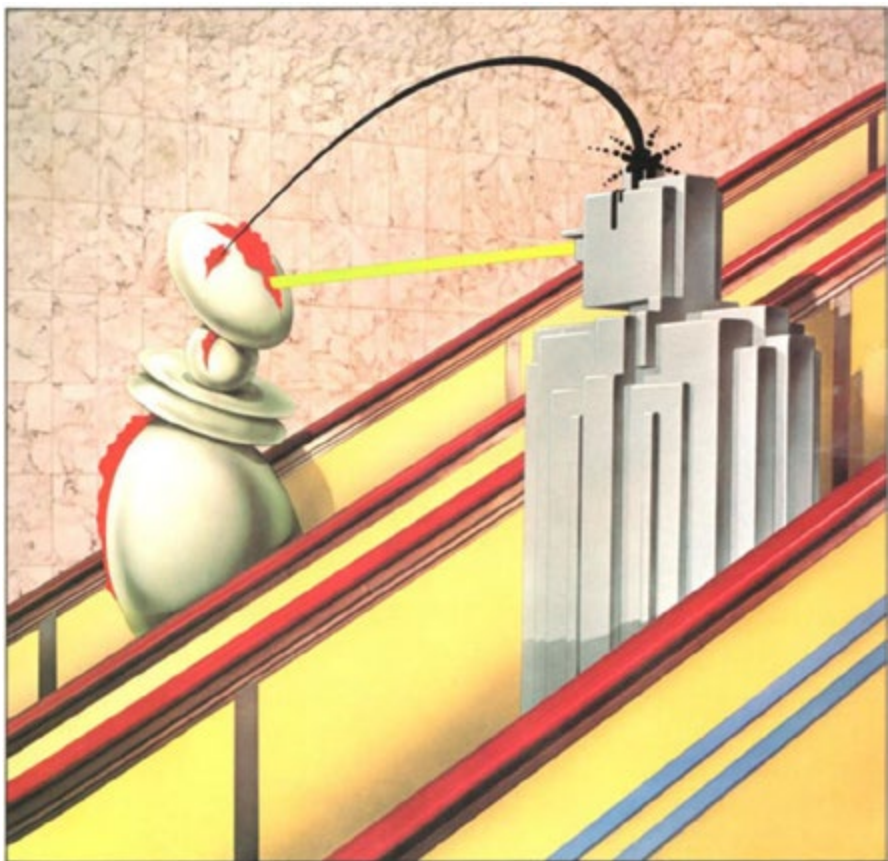


ILLUSTRATION DE L'ALBUM «TECHNICAL ECSTASY» DE BLACK SABBATH

vingts ans. Si tout ce qu'elle a déposé dans la mémoire d'Adam devait être imprimé sous forme de livres, cela donnerait plus de cinq cents volumes.

Lorsqu'elle commença à ne plus pouvoir prendre soin d'elle-même, elle vendit l'appartement et s'installa dans une maison de retraite. Adam, bien sûr, l'y suivit. Un jour, elle décida d'écouter (elle ne pouvait plus lire) ce qu'elle lui avait confié. Elle écouta pendant six mois, ne s'interrompant que pour la nourriture, les traitements et de courtes siestes. Sentant la mort approcher, elle dicta à Adam ses derniers vœux: «Je suis entièrement satisfaite de l'existence

bien remplie que j'ai vécue. Je lègue le récit de ma vie à l'humanité». Et elle mourut sans laisser de descendance, contrairement à l'Ève biblique.

L'histoire d'Ève Adams finit par être divulguée à la presse et ce fut une sensation inouïe. Sa confession, ainsi qu'Adam et ses affaires personnelles conservées dans l'entrepôt de la maison de retraite, furent acquies par un musée des sciences et de la technologie. Le musée leur dédia un département spécial. On se mit à publier des livres et à tourner des films sur Ève Adams. Les films, conçus sur le modèle des thrillers pornographiques et mélodra-

matiques d'Hollywood, eurent un énorme succès. Des rues, des places, des vins, des parfums, des sauces, des types d'ordinateurs furent baptisés d'après Ève Adams. On lui consacra des festivals et des congrès jubilaires. Des sociétés et des mouvements adoptèrent son nom. Le Mouvement des femmes solitaires se mua en parti politique évadamiste et présenta avec succès des candidates aux élections. Puis le parti se scinda en deux ailes, gauche et droite. Les Evadamistes de gauche prônaient l'élimination de la famille en général, tandis que les Evadamistes de droite, au contraire, insistaient sur la «familialisation» de toutes les femmes célibataires capables de procréer.

Le département devint rapidement trop étroit pour accueillir autant de visiteurs et d'expositions. On bâtit un musée à part, le Centre Ève Adams, un édifice géant, ultramoderne, pourvu de tous les attributs du style de vie contemporain, avec des cafés, des restaurants, des boîtes de nuit, des cinémas, des hôtels, des magasins. Sa construction fut financée par une multinationale technologique qui était l'une des dix plus grandes entreprises de la planète. D'autres entreprises apportèrent également leur contribution à grand renfort de publicité. Ainsi une firme pharmaceutique, qui fait partie des cent plus grandes entreprises du monde, acheta un étage entier du musée. Elle y installa des machines didactiques grâce auxquelles les visiteurs pouvaient découvrir de quels

bobos avait souffert Ève Adams, quels médicaments elle avait pris, ainsi que les produits les plus efficaces actuellement fabriqués par l'entreprise en question. Une autre parmi les plus grandes entreprises du monde, «All for Sex», acquit même deux étages pour y organiser un salon international. L'amant artificiel d'Ève Adams fut choisi comme emblème du salon. Les visiteurs pourvus de gros moyens avaient la possibilité de louer ses services. Des touristes du monde entier commencèrent à affluer vers le musée, qui devint rapidement l'une des entreprises les plus rentables de la planète et apporta une contribution significative aux chiffres de la croissance économique.

En un mot, Ève Adams, la créature la plus insignifiante de la planète, est entrée dans l'histoire de l'humanité comme l'une des personnalités les plus significatives du millénaire. Un mouvement a été lancé afin d'établir l'année de naissance d'Ève Adams comme point de départ d'un nouveau calendrier historique.

- Chapitre extrait du roman *La fourmilière humaine globale* (Глобальный человек) d'Alexandre Zinoviev (inédit en français). Traduit du russe par Slobodan Despot.

TURBULENCES

Notez la nouvelle page d'accueil des

Turbulences:

<https://antipresse.net/turbulences>

COVID 19 - Laboratoires

P4: Protection ou Péril?

Lisez-moi ça! - «Le Transport de A. H.» de George Steiner

CENSURE - Facebook, les «véritables fake news»

LISEZ-MOI ÇA! «Le désert des Tartares» de Dino Buzzati



Ce n'est pas le moment de lire triste

Pain de méninges

LA PHILOSOPHIE D'UN ÉCRIVAIN VISIONNAIRE (2)

- L'humanité a son avenir dans les étoiles, et cet avenir est trop important pour être gâché par la folie juvénile et la superstition ignare.
- Le plus tragique, aujourd'hui, c'est que la science recueille les connaissances plus rapidement que la société ne recueille la sagesse.
- La violence est le dernier refuge des incompetents.
- Il suffit de s'examiner de près pour comprendre les autres.
- Lorsque la stupidité est considérée comme du patriotisme, il est dangereux d'être intelligent.
- La façon la plus simple de résoudre un problème est de nier son existence.
- Le plus grand atout de l'homme est son esprit inassouvi.
- Dans la vie, contrairement aux échecs, le jeu se poursuit après l'échec et mat.

— Isaac Asimov, pensées sélectionnées par Adam Mackay.

L'ARMÉE DES LIVRES

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

